



Blues & Co

Autrement Blues

ANTHONY GERACI

BILLY F. GIBBONS

JESSIE LEE & THE ALCHEMISTS

DIK BANOVICH

BRIAN KRAMER

TI & BO

SHY PERRY

LES ROCKERS ANGLAIS

IBERIAN BLUES SCENE

L'HISTOIRE DE TONTON

MATTY T WALL

"Un Ozzie à la conquête du monde"

DEC 2018 - JANV - FEV 2019
N°86 5€

Interview

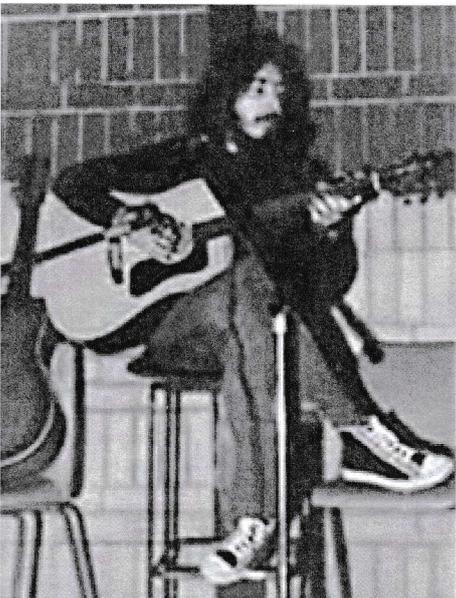
Dik Banovich, en fin de compte n'est pas vraiment yougoslave, ni américain d'ailleurs et encore moins breton ou écossais, sans compter qu'il aurait même quelques globules irlandaises... Non c'est tout simplement un vrai hobo, l'archétype du bluesman errant au sens propre du terme, un citoyen du monde qui partage sa passion et sa philosophie sans ménager sa peine, depuis maintenant 40 ans. Dik est un adepte du fingerpicking, qu'il utilise à merveille pour jouer son « Americana Roots & Blues Acoustic », un blues fortement inspiré de Lightning Hopkins, Big Bill Broonzy, Mississippi John Hurt auxquels il n'hésite pas à insuffler les traditions du bluegrass et de la musique celtique.

Celui que ses potes écossais surnommaient « *Almost Blind Boy Banovich* », armé de sa guitare, nous raconte ses histoires, sa vie, nous parle du monde mais aussi du troquet du coin et de son voisin, réel ou imaginaire, dans la plus pure tradition du blues, mais avec les influences d'aujourd'hui.

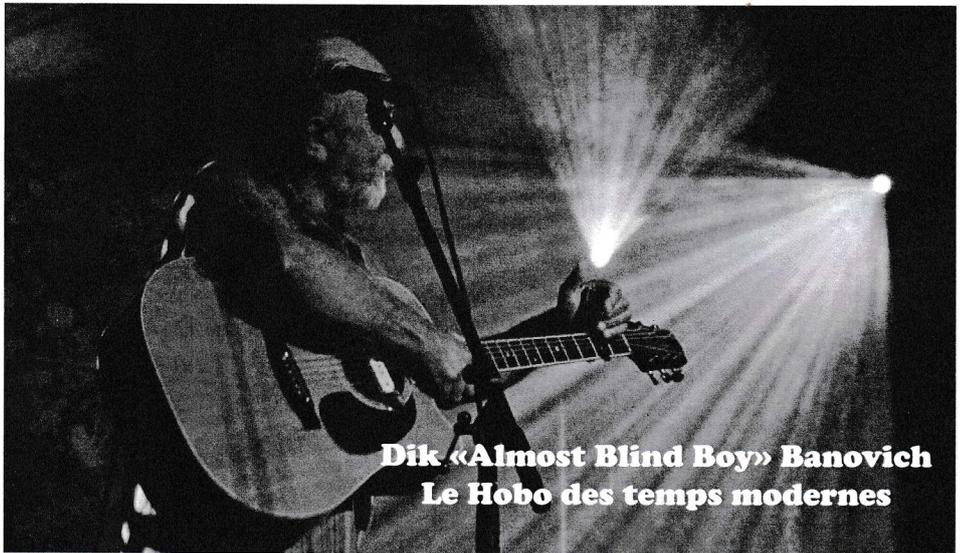
Aussi discret, humble que talentueux, il nous a semblé opportun d'en savoir un peu plus sur ce fantastique musicien.

Blues & Co : Des origines, si on se fit à ton patronyme, balkaniques, une jeunesse à Chicago, un déménagement pour l'Écosse et maintenant la Bretagne... Quels sont selon toi les influences de ce parcours sur ta philosophie musicale ?

Dik : Mon père était Yougoslave et il était officier de cavalerie dans l'armée de Yougoslavie au moment de la guerre... il n'était pas possible de combattre la machine



de guerre nazie avec des chevaux, alors il fut prisonnier pendant 5 ans en Allemagne. Après la guerre, il est resté en Autriche pendant 1 an... c'est là que mon père a décidé d'essayer de se rendre aux États-Unis, plus



**Dik «Almost Blind Boy» Banovich
Le Hobo des temps modernes**

particulièrement à Chicago où il y avait la plus grande communauté de Yougoslaves au monde en dehors de la Yougoslavie. Voilà, c'était l'American Dream.

Il est d'abord allé au Royaume-Uni, où il a rencontré une Irlandaise, qui deviendra sa mère, qui était venue en Angleterre avec sa fille pour trouver du travail comme beaucoup d'autres Irlandais car la vie était dure en Irlande.

Je suis né en 1953 et en 1954, nous avons traversé l'Atlantique comme des millions d'autres personnes pour commencer une nouvelle vie aux États-Unis, d'abord Ellis Island, puis ensuite Chicago. Chicago, le rêve de mon père... une ville vraiment irlandaise, la police, le maire, tous étaient Irlandais. Il y a de grands défilés le jour de la St Patrick et ils teignent la rivière Chicago en vert.

Mais à Chicago, il y avait, et a toujours, des immigrants de toute l'Europe et du monde entier, des Italiens, des Allemands, des Japonais, des Porto Ricains et d'Amérique du Sud... mais il y avait aussi des immigrants venus des États-Unis, du Kentucky, de l'Oklahoma, du Mississippi et de tous les autres États. Tous ces gens venaient pour trouver du travail et ils sont arrivés avec leurs cultures, leur musique, leur langue et leur art... et bien sûr le blues.

B&Co : D'où t'est venue cette passion pour la musique ? Qu'est-ce qui a déclenché le déclic et dans quelles circonstances cela s'est-il produit ?

Dik : Mon père était grutier dans une aciérie et je suis allé dans une école multiculturelle avec des enfants de tous les coins du monde. Notre prof de musique était âgée, elle était née en 1896 et elle nous a appris des chansons de son enfance, des chansons folkloriques des montagnes des Appalaches, des chansons pop / jazz des années 1930, je me souviens encore d'une chanson folklorique japonaise qu'elle nous a enseignée. Et puis il y avait plein de musique à la radio, de la country, du blues, du rock and roll... J'avais une petite radio Crystal que j'écoutais tout le temps.

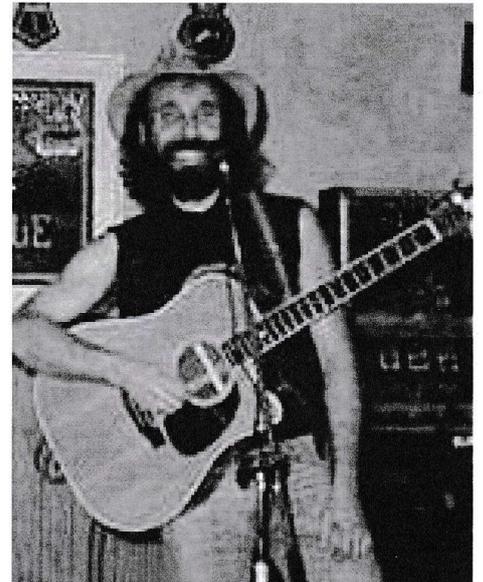
La maison était pleine de musique, ma mère adorait Glen Miller, Mario Lanza... le swing, l'opéra, la country, le folk irlandais, le dixieland jazz, le west coast jazz, et un peu du

blues, mais plus orienté vers Cab Calloway, Louis Armstrong, Nat King Cole, Ella Fitzgerald, Ray Charles... plus que vers Leadbelly !.....

Il faut se rappeler que le Folk / Blues Revival n'était pas encore arrivé... ce sera pour plus tard.

B&Co : Comment et avec quel instrument as-tu débuté l'apprentissage de la musique ?

Dik : A 8 ans mon premier instrument était l'accordéon, car mon père était danseur et il voulait que j'apprenne à jouer des polkas, etc... J'avais un prof d'accordéon allemand



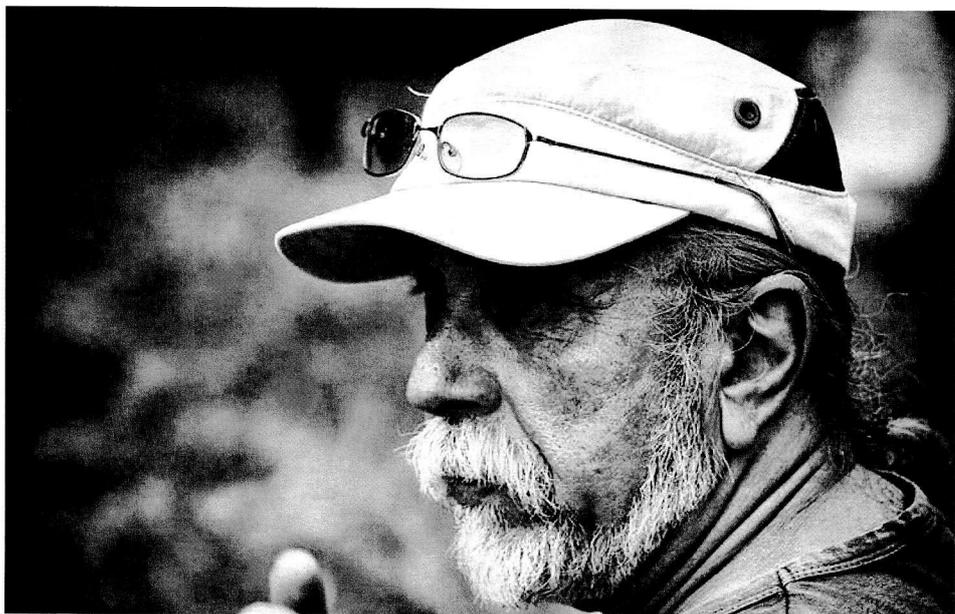
qui venait une fois par semaine et j'étais obligé de pratiquer une heure par jour sauf le dimanche... Je détestais ça !

Devant ma mauvaise humeur, mon père m'a acheté une guitare ...

B&Co : Pour quelles raisons avez-vous déménagé pour le Royaume Uni ?

Dik : Ma mère ne s'habitait pas à la chaleur des étés de Chicago et j'ai été entraîné de force, malgré mes cris, au Royaume-Uni. J'avais 12 ans.

B&Co : Ton style de fingerpicking est unique, fin et racé (c'est mon opinion) c'est un mélange de blues, de ragtime mais aussi de folk blues, quels sont les



musiciens qui t'ont inspiré et que tu as et admires le plus ? Comment et par quels biais es-tu tombé dans le folk-blues ?

Dik : Je suis donc arrivé en Grande Bretagne avec ma guitare en 1965. Mon beau-frère qui était guitariste, m'a fait découvrir et montré des trucs de Hank Marvin, des Beatles, des Rolling Stones, des Kinks et puis le « Folk Revival » battait son plein avec en têtes d'affiche des gens comme Bob Dylan, Donovan, Pete Seeger, Joan Baez, Mississippi John Hurt, Big Bill Broonzy, Sonny Terry & Brownie McGhee, etc... Une époque riche et pleine d'influences au niveau de la guitare acoustique... Simon and Garfunkel, Arlo Guthrie, John Sebastian, James Taylor, Neil Young, je les ai tous écoutés, et j'ai essayé de jouer comme eux... Je voulais jouer comme eux... j'avais besoin de jouer comme eux...

Puis j'ai entendu les grands guitaristes britanniques, John Renbourn, Bert Jansch, Wizz Jones, Davy Graham (avec son Anji), leur mélange de blues folk et de jazz, utilisant différents accordages de guitare... mais tout se jouait sur l'instrument avec lequel j'ai choisi d'essayer de vivre... la guitare.

C'est à partir de ce moment que j'ai décou-



vert le monde de la musique, un monde que je n'aurais jamais imaginé, un monde sans fin, un monde où il était impossible de tout apprendre... d'intégrer toutes les techniques, mais, par contre, il n'était pas impossible de sentir la musique et trouver des solutions pour définir, inventer son propre style... Mais trouver et mettre son propre style en place, le jouer avec assurance, prend beaucoup de temps, c'est le voyage de toute une vie... je suis un éternel étudiant, pour toujours, j'espère.

B&Co : Comment et dans quelles circons-

tances as-tu fait tes premiers pas sur scène ?

Dik : La première fois que j'ai joué en public, c'était dans un théâtre pour un concours de « talent ». J'avais les cheveux longs et je jouais le titre de Neil Young « Needle and the Damage Done » suivi de celui de Guthrie, « Alice's Restaurant », t'imagines bien que je n'ai pas gagné, j'étais pas comme il faut. J'avais 17 ans, mais je me suis dit : « tant pis - continue à répéter ! ».

A cette occasion, j'ai, pour la première fois, réalisé qu'il existait une musique populaire auprès des gens et une musique qui n'était pas populaire. Neil Young n'était pas populaire auprès du public, pas plus que mes cheveux longs!

B&Co : Comment et qu'est ce qui t'a amené en Ecosse ?

Dik : En 1975, en Écosse, j'ai rencontré un super-violoniste, Ronnie Gerrard, un grand musicien du nord-est de l'Écosse qui jouait un répertoire traditionnel, ainsi que du Jazz Manouche et du Bluegrass.

Nous avons formé un duo appelé « Burke and Hare », du nom des célèbres pilleurs de tombes d'Édimbourg (*Un jeu de mots parce qu'il était chauve et que j'avais les cheveux longs*), et nous avons joué des concerts partout en Écosse ainsi que dans les îles... Surtout avec un « Road Show », avec une célébrité de la « Grampian Television Scotland ». Nous jouions dans les théâtres et les salles du nord-est de l'Écosse... En 1978, Ronnie est parti rejoindre un groupe écossais appelé « New Celeste » qui était, à l'époque, bien connu en Bretagne. J'ai continué en solo, comme avant notre rencontre.

B&Co : J'ai lu que tu avais un surnom en Ecosse « Almost Blind Boy Banovich », qui te l'a donné et pour quelle raison ? Ne serait-ce en allusion à un certain Blind Boy Fuller ?

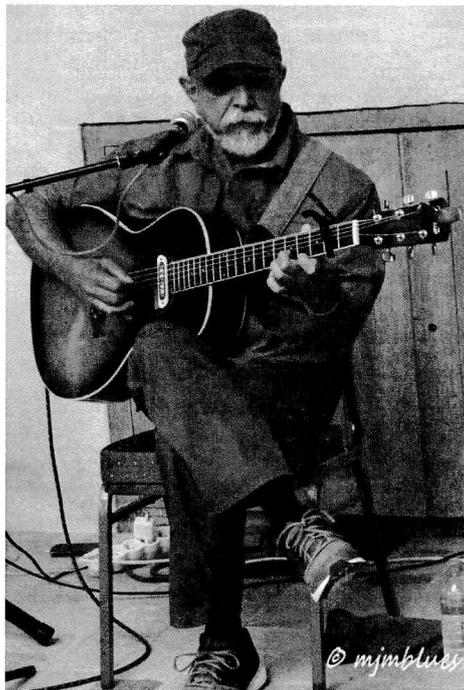
Dik : Je jouais souvent à Glasgow dans les années 1970... du ragtime blues et du blues, surtout dans un style de fingerpicking... mes amis, et les organisateurs ont commencé à m'appeler, pour rigoler, « Almost Blind Boy Banovich » (*Almost Blind = presque aveugle*), parce que, selon eux, cela décrivait

mon style de jeu et que j'étais comme un « american bluesman », enfin presque !!

B&Co : Es-tu resté seul en solo et as-tu voyagé ailleurs qu'au Royaume Uni ? Pourquoi n'as-tu pas enregistré plus d'albums ?

Dik : En 1980, Ronnie et moi avons réformé le groupe en trio. Trio que nous avons baptisé « Busy Fingers ». Avec cette formation, nous avons fait une tournée en Bretagne (de nombreux festivals comme ADN Rennes en 1980 avec James Brown, John Martyn, etc...), et ensuite nous sommes allés en Hollande. Toujours en 1980, j'ai quitté la campagne pour Aberdeen, où j'ai continué à jouer en solo et dans différentes formations, souvent en duo avec d'autres guitaristes, comme avec le « Willow String Band », nous faisons de la musique « Old Timey » et « Bluegrass ». Nous avons fait de nombreux passages à la radio et à la télévision. Je jouais également dans « The Soft Shoe Shuffle Show », 2 guitares, basse, sax, 3 chanteuses / danseuses. Un groupe de swing des années 1930/40. Là encore beaucoup de radios, de télévisions et de festivals comme le festival d'Édimbourg etc..

En 1985 j'ai commencé à jouer en Norvège et au Danemark... pendant 3 ans j'ai eu des contrats partout en Norvège, dans des bars/restaurants de 4x 45 mns, 6 nuits par semaine, pendant un mois... J'ai habité 1 an



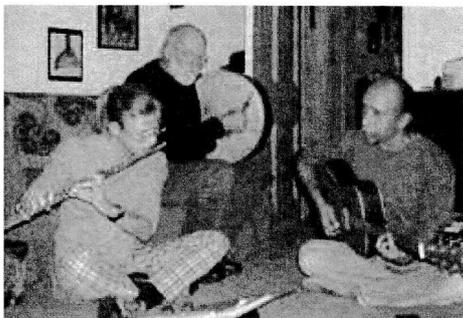
au Danemark, où là encore j'ai joué partout, dans des festivals, etc...

En 1989 je suis rentré en Écosse où j'ai joué avec Spider MacKenzie, un harmoniciste super talentueux, ensemble nous avons fait de grands festivals, des concerts partout en Écosse, ainsi que des radios et télévisions.

En 1997 j'ai quitté l'Écosse pour le sud-ouest d'Angleterre, où j'ai continué à jouer (presque tous les soirs) en concert solo et en duo avec des violoneux.

B&Co : Pourquoi n'as-tu pas enregistré plus d'albums ?

Dik : Les circonstances, c'est tout... En 80, après la Bretagne et la Hollande, à



notre retour en Écosse, nous avons enregistré notre premier album intitulé « Busy Fingers ». Cet album est perdu, il reste juste quelques copies de mauvaise qualité...

En 1983, j'ai enregistré mon premier album solo intitulé « Dick Banovich - Blues, Folk Jazz ». Sur lequel, j'ai mis des morceaux de blues, joué en solo, et puis d'autres titres avec différents musiciens, dans les styles « Bluegrass » (banjo, mandoline, contrebasse, guitare), « Folk » (fingerpicking guitare avec harpe celtique) et « Jazz » (avec batteur basse flûte traversière, etc...) ainsi que des compos.....

En 1996 on a enregistré un album qui n'est jamais sorti pour des raisons qui me sont inconnues. J'en ai intégré quelques morceaux sur mon CD : « Passage of Time », que j'ai enregistré.

En 2013 avec mon complice, Thierry Perron il y a eu la « Dik Banovich & Thierry Perron ».

B&Co : Comment as-tu atterri en Bretagne ?

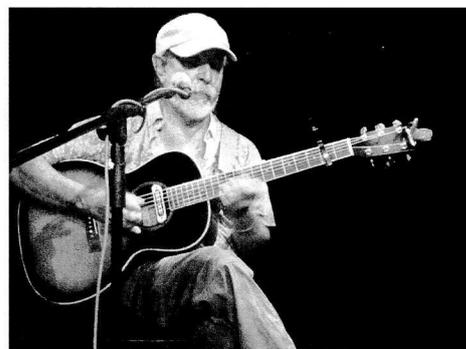
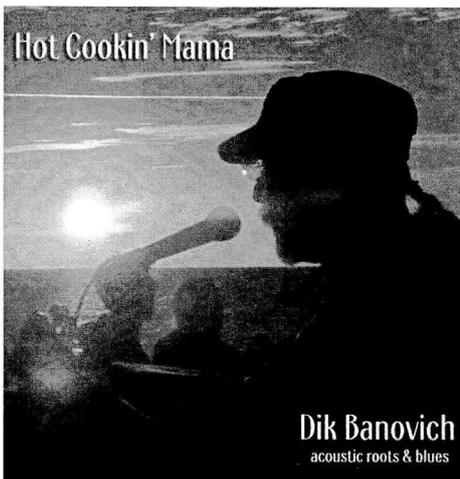
Dik : En 2002, j'ai déménagé en Bretagne avec Jackie, J'avais envie d'habiter en

Bretagne depuis ma première tournée en 1980, parce que c'est une région vivante toujours pleine de musique !

Depuis 2002, j'y vis et je joue principalement toujours tout seul, c'est mon truc, mais, de temps en temps je retrouve « The Steve Francis Band » pour le fun, on a enregistré un Cd en 2005 qui s'appelle « The Steve Francis Band », et puis également mon ami, l'Harmoniciste Thierry Perron, qui joue maintenant avec « The Bean Shakers ». On a enregistré un disque en 2009 : « Dik Banovich & Thierry Perron - The Blues »

B&Co : Et maintenant ?

Dik : Hé bien je joue toujours tout seul et j'ai enregistré deux Cds : « Acoustic Roots & Blues » en 2014 et « Hot Cookin' Mama » en 2018



B&Co : Une conclusion Dik ?

Dik : Eh bon mon ami Erick, tu sais durant les derniers 45 ans j'étais un peu comme toi, j'étais organisateur dans un Folk Club qui fonctionnait comme une asso en France, j'ai monté beaucoup de concerts avec beaucoup des grands guitaristes acoustiques britanniques, John James, John Renbourn, Dick Gaughan, Jo Ann Kelly, Pete Emery, Tony McPhee, etc... Tous ont joué pour nous et tous étaient hébergés chez moi... J'ai beaucoup appris au niveau de la générosité qui règne chez les musiciens qui sont restés chez moi... On jouait ensemble, chez moi, après les concerts.

J'ai, également, organisé beaucoup de festivals en Écosse et même dans le sud-ouest de l'Angleterre ...

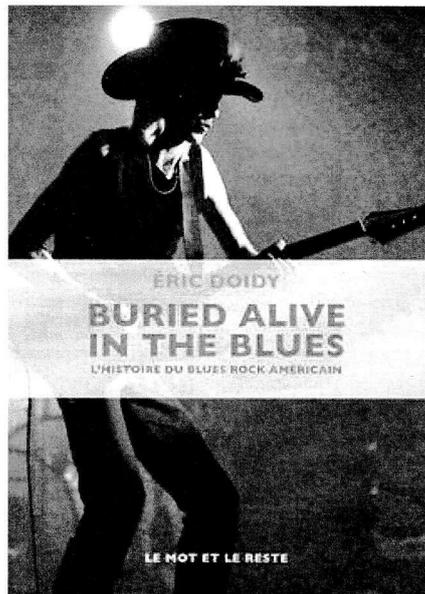
Je suis fier de pouvoir dire que j'ai fait les premières parties de beaucoup de grands comme Peter Green et d'autres..... J'ai eu beaucoup de chance dans ma vie c'est sûr ! J'en ai encore !

Tonton Erick



Buried Alive In The Blues, l'histoire du Blues Rock américain, Eric Doidy, Ed. Le Mot Et Le Reste, 2018, 350 p., 23 €.

L'auteur esquisse au crayon blanc la part du Blues Rock dans l'histoire de la musique. Les parcours de Paul Butterfield, Michael Bloomfield, Elvin Bishop, Charlie



Musselwhite, Barry Goldberg ou Johnny Winter, croisent ceux de blues(wo)men de plusieurs générations. Un des avantages de cette étude, c'est d'explorer une période historique encore peu défrichée parce que relativement récente. On y découvre en particulier, les débuts de carrière de Sue Foley, Debbie Davis, Deborah Coleman ou encore John Mooney, Ben Harper ou Corey Dennison. Généreusement documenté notamment en références d'albums et agrémenté de nombreux extraits d'interviews, on y apprend une foule de choses sur la vie des artistes, principalement américains et anglais, qui ont côtoyé la musique bleue après la seconde guerre mondiale. Un chouette cadeau pour les fêtes !

Pascal Martin

**Roses & Blues
Cecile Huguenin, Ed. 606R&B
2018, 38 p., 18€**

Cécile Huguenin, à la demande de l'association 606Reed&Blues, a écrit une superbe nouvelle, pleine de poésie et d'humanisme, qui nous ramène aux racines du blues, à ce qu'il a été et est toujours, un état d'esprit et un formidable moyen d'échange entre les hommes et tout ce qui les entoure. Elle illustre parfaitement ce que disait Jimmy Dawkins à son propos :

« Ça se joue avec le cœur. Ça se joue avec l'âme. C'est ce qu'il y a à l'intérieur. L'esprit de celui qui étale ses tripes au moyen de ses instruments. Mais à la base, c'est de la souffrance, de la douleur à l'état brut ».

Elle nous narre la rencontre improbable entre un jeune berger africain déraciné, à qui personne n'a donné de nom, qui ne parle pas, mais qui a trouvé dans son harmonica le moyen de communiquer avec la nature et supporter le déracinement, entraîné par la spoliation, et un jeune trisomique accroché à un banjo, lui aussi enfermé dans un mutisme profond.

« En fait, personne ne nous a appris à jouer le blues, il est simplement né en nous » Big Bill Broonzy.

Tonton Erick

